

Libérez André Gide !

Combat

Octobre 1936

« Rien à noter. Terrible désarroi après la lecture des manifestes des trotskystes confiés par P. N. Mais, si bien fondées que puissent me paraître certaines critiques, il me semble que rien ne peut être plus préjudiciable que les divisions du parti. »

ANDRÉ GIDE, *Nouvelles Pages de Journal*.

A ces *Nouvelles Pages de Journal* que publie en librairie la n. r. f., M. André Gide eut pu joindre ce sous-titre : « ou le journal d'un apprenti-partisan ». En effet, mêlées à des considérations sur l'art ou sur la morale où nous retrouvons l'auteur de *Prétextes*, ce sont surtout les raisons de son adhésion au communisme qu'il livre aujourd'hui à la curiosité du public. D'un bout à l'autre, il y multiplie les explications de cette « conversion » qui semble le hanter : « *Je voudrai pourtant, écrit-il, y parler d'autre chose que de l'U.R.S.S., mais elle occupe toutes mes pensées.* »

Il serait facile de railler l'enthousiasme de ce néophyte, facile aussi de lui retourner les motifs assez bas qu'il suppose avoir déterminé quelques autres « conversions », lorsqu'il écrit qu'il n'en est pas une (il s'agit de conversions au catholicisme) où il n'ait découvert « *quelque inavouable motivation secrète : fatigue, peur, déboire, maladie, impuissance sexuelle ou sentimentale.* » On approcherait, sans doute, de quelque vérité extérieure en insistant sur ce vieillissement qui le pousse aujourd'hui à adhérer coûte que coûte et à rompre une solitude orgueilleuse, devenue trop pesante. Pourtant, M. André Gide a gardé au moins l'ombre d'une fidélité envers lui-même. Ce moraliste a donné son adhésion à une doctrine sociale pour des raisons qui restent essentiellement morales. C'est l'aboutissement d'une démarche de pensée qui, de son origine à son terme, reste entièrement subjective. Pas une fois, au cours de ses multiples explications, M. Gide ne s'efforce de prouver qu'une société, qu'une civilisation conformes à celles auxquelles il donne aujourd'hui son approbation ont, par elles-mêmes et sur le plan des réalités objectives, une valeur indiscutable. Il semble donc que son « adhésion » au communisme soit bien plutôt un geste *contre* une autre civilisation, *contre* une autre société. Si on examine les raisons de M. Gide, on doit, en effet, constater que le remord d'être un favorisé, le besoin de « *se sentir du bon côté* », un esprit confus d'évangélisme ont suffi à déterminer son adhésion à

une doctrine prétendant instaurer plus de justice sur la terre. Resterait à le prouver. Mais pour M. Gide, la conviction que l'actuelle société est injuste — qui le nierait ? — dispense d'exiger toute autre légitimation.

M. Gide adhère donc au communisme simplement parce que d'autres hommes souffrent de l'injustice sociale. A la fin de sa vie, le voici qui découvre la douleur, la souffrance, que toute son œuvre avait prétendu ignorer. Ces préoccupations apparaissent tout à coup, en même temps que ses préoccupations sociales, elles se confondent avec celles-ci et leur confusion lui tient lieu de conclusion.

Un esprit logique eut décidé de se convertir au christianisme qui s'offre à résoudre sur le plan moral des questions posées sous l'angle moral. Mais M. Gide était déjà chrétien — il prétend même l'être demeure, c'est-à-dire qu'il prétend réaliser parmi les nations et les foules cette révolution intérieure que le Christ réclame de chacun de ses fidèles. Le communisme semble bien lui apparaître comme une tentative de sanctification collective. Qui donc affirmait M. Gide « diabolique » : c'était angélique qu'il fallait dire ! Sans doute, la duplicité est-elle trop commune chez les chrétiens et M. Gide avait beau jeu de leur rétorquer en des pages précédentes qu'il leur était facile, à eux, de réaliser leur révolution en eux-même et de donner tout de suite « leurs biens aux pauvres », tandis qu'une révolution communiste demandait un accord, un assentiment collectifs, qu'il ne dépendait pas de lui seul d'obtenir. Mais, quel jeu jouait-il alors, lui qui, en même temps passait du camp des chrétiens où le sacrifice peut être fait instantanément, dans le camp communiste où le sacrifice est retardé jusqu'à l'accomplissement hypothétique de la révolution collective ?

Voici, en tout cas, M. Gide se posant pour lui-même le problème de la foi — de la foi communiste.

Problème qui semblerait d'autant plus délicat que le communisme n'est pas seulement aujourd'hui un idéal, mais connaît une réalisation en U.R.S.S., que même cette expérience communiste a passé la période héroïque, qu'elle est entrée dans le temps de l'opportunisme et il semble bien qu'on puisse dire de l'embourgeoisement. Au moment où l'U.R.S.S., pour obéir à la raison d'état, fusille les vrais révolutionnaires, au moment où ses gouvernants cherchent à recréer une morale familiale, et paraissent ne pas s'opposer à la reconstitution de classes privilégiées, on se demande comment M. Gide peut lui maintenir son adhésion pour accomplir seulement un geste révolutionnaire. Mais M. Gide, lui aussi, paraît avoir évolué ; il imagine bien encore pour lui-même ce duel entre la sincérité et la foi qu'il dénonçait chez les croyants : « *Et même, écrit-il, ce qui m'effraie c'est que cette religion communiste comporte elle aussi, un dogme, une orthodoxie, des textes auxquels on se réfère, une abdication de la critique... C'est trop. Je comprends, du reste le besoin d'en appeler à une autorité et de rallier les masses autour d'elle. Mais ici j'abandonne ;* » Le Gide que nous avons connu en fût resté là, sur cette contradiction, mais aujourd'hui, il ne recule pas devant la pirouette et il enchaîne : « *ou du moins, si je reste avec eux, c'est que mon cœur et ma raison même me le conseillent et non point* » parce qu'il est écrit ».

Cette fois, M. Gide a fait le saut après lequel il n'est plus qu'un partisan, il ne pratiquera plus que la mauvaise foi du partisan. Ce qu'il appelle son sacrifice, sacrifiée à la cause qu'il a ralliée, c'est en définitive le sacrifice de son esprit critique. Il le dit, à propos du manifeste des trotskystes, dans ces lignes qu'on a voulu mettre en exergue de cet article. L'autorité — en U.R.S.S., la raison d'état ou quelque chose qui ressemble singulièrement à la raison d'état lui semblent susceptibles d'être légitimées. Lui qui a adhéré au communisme par une sorte de réflexe de pitié, il abdique effectivement cette pitié dès qu'elle risquerait de compromettre l'ordre soviétique ; ainsi distingue-t-il : « *...mais il y a ceux qui meurent pour protéger le passé, ceux qui meurent pour favoriser l'avenir, et c'est avec ces derniers que je veux être, non pas avec les autres, en dépit de toute la pitié de mon cœur. Et voilà pourquoi je signe telle pétition et je ne signerai point telle autre (pour les victimes de la répression à la suite de l'assassinat de Kirov, par exemple)* ».

Ici donc, M. Gide sacrifie le point de vue moral au point de vue social. De l'un à l'autre, la rupture ne s'effectue qu'à partir du moment où il a adhéré, où il a fait acte de partisan. Mais pour adhérer il a joué de leur équivoque, qu'il entretient soigneusement encore chaque fois qu'il lui faut justifier l'adhésion qu'il a donnée.

**

Dans ces *Nouvelles pages de Journal*, on ne trouve plus qu'une caricature grimaçante de M. Gide. Ce sont bien sa même lucidité — on ne peut l'accuser de se rien dissimuler — sa même intelligence critique, mais si les éléments de cette

intelligence sont bien les mêmes, le mécanisme en est devenu différent. Il ne signale plus les obstacles pour les franchir ou pour s'arrêter devant leur inextricable contradiction, il les dérobe avec une conscience effrayante. Qu'est devenu le Gide-homme-de-bonne-foi ?

101

M. Gide nous apparaît sous un visage nouveau : celui du partisan, d'un partisan cynique, dont l'aveuglement est volontaire, délibéré, qui pratique le silence, chaque fois qu'il soupçonne qu'un mot de sincérité compromettrait le parti — ainsi écrit-il des événements de février 34 : « *Incapable des heures durant, de penser à rien d'autre ; mais nulle envie d'en parler dans ce carnet.* »

Renoncement ? Non, abdication, renoncement de toute son œuvre. Un tel sacrifice, sacrifice d'ailleurs purement platonique, a-t-il par lui-même quelque vertu ? Comment le croire, comment même attribuer une vertu morale à ce sacrifice de l'œuvre, préféré au sacrifice de soi-même, puisque dans cette prison volontaire où il s'enferme, M. Gide réalise enfin, dans l'absurde, sans doute, mais réalise tout de même le vœu — son vœu — de Prométhée ? Au reste, est-ce par son silence que M. Gide espère aujourd'hui servir le parti auquel il a donné sa foi, puisque il semble croire lui-même à l'incompatibilité de ses convictions nouvelles avec la poursuite de son œuvre ? Ce serait bien peu et la vérité est plus grossière, que M. Gide n'ose avouer mais qu'il nous est permis de dire : M. Gide ne sert la cause qu'il défend que par la caution de son nom et « André Gide » est devenu une enseigne pour la boutique communiste...

Si ces *Nouvelles pages de Journal* étaient seulement le testament d'un suicidé, on abandonnerait M. Gide comme un mort. Mais on n'a pu ne pas être frappé par ces lueurs vite éteintes, par ces éclairs retenus qui y témoignent encore d'un homme toujours vivant, mais emmuré. On n'a pu ne pas y reconnaître non plus la marque personnelle de l'écrivain que, jadis, on estimait sans l'aimer.

On ne se résigne pas, sans regret, à ce qu'un tel adversaire se réduise ainsi, de lui-même. On ne se résigne pas à ce que le tentateur des *Nourritures*, devienne seulement le vil partisan des *Nouvelles Pages de Journal*. Mieux vaudrait sans doute qu'il fût prisonnier dans quelque camp de concentration, prisonnier de corps mais d'esprit resté libre, et l'on s'étonnerait que la préférence d'un tel sort ne l'effleure parfois. Tandis qu'il est aujourd'hui le prisonnier d'un parti, le prisonnier — qui doit faire taire ses révoites — d'une adhésion donnée.

Faudra-t-il organiser des meetings à Paris pour la libération d'André Gide ?

René VINCENT.